

QUAND LE CONTE DÉPASSE LES BORNES

Rencontre avec Cécile De Largillardaie, Pierre Desvigne, Sami Hakimi,
Nathalie Loizeau, Hélène Palardy, Myriam Pellicane, Nidal Qannari
Par Valérie de Saint-Do

Que pourrait bien être « l'interdit » dans le conte ? Le sujet de la narration ou les dépassements de ses propres limites (corporelles, vocales) par le conteur ? À cette question, les laborantins de *No(s) limit(es)* cherchent les réponses, depuis trois ans, du côté de la pratique du conteur, plutôt que du répertoire (riche comme chacun sait, en meurtres, incestes, cannibalisme et autres tabous !) Conversation à bâtons rompus avec les conteurs de ce Labo et Myriam Pellicane, qui y intervient ponctuellement.

Aujourd'hui, ils sont onze (1) à se retrouver tous les deux mois environ dans un Micro-Labo au nom évocateur, *No(s) limit(es)* pour travailler sur le thème de l'interdit.

« Il y a trois ans, La Maison du Conte nous a proposé de créer des groupes de travail en auto-gestion, avec des sujets de recherche comme dans les laboratoires scientifiques. Nous nous sommes retrouvés à cinq, issus principalement des Labos de La Maison, et nous avons choisi " l'interdit ", un sujet suffisamment riche pour questionner notre pratique individuelle et la faire évoluer. Puis notre recherche a suscité de la curiosité et elle s'est affinée grâce à l'intervention de Myriam Pellicane qui a donné un nouvel élan à nos questionnements », précise Hélène Palardy.

L'idée leur est d'abord venue d'aller voir du côté du rock. « Mais le rock est aujourd'hui entré dans l'institution, et le mêler à la parole n'était pas évident car cela demandait des moyens techniques que nous n'avions pas », ajoute Myriam.

Les laborantins ont donc exploré plus avant la notion de l'interdit, dans les textes, puis surtout dans leur pratique. « Pour moi, explique Nidal Qannari,

participant référent de ce Micro-Labo, ce travail est en fait autour de l'engagement.

Nos propositions, la première année, restaient assez formelles : le risque était de voir ce sujet aller vers la provocation facile. Nous avons évolué vers une recherche de fond, qui implique chaque personne dans sa parole. Et dans l'acte scénique, il faut que le corps soit le premier engagé. »

Avec Myriam Pellicane, qui intervient dans le Labo deux fois par an, les conteurs disent travailler sur leurs propres limites. « Transgresser un interdit, c'est intéressant si on sait précisément ce qu'on doit transgresser ! », commente celle qui ne se définit pas comme « une directrice de stage qui regarderait froidement les exercices », mais comme co-exploratrice dans le collectif.

Le soir où je rencontre le groupe – au début de la nuit d'Halloween, ça ne s'invente pas ! –, ils sortent d'une séance qui a porté sur le travail vocal. De manière générale, plus que sur le récit proprement dit, cette tentative de repousser les limites s'adresse au corps, aux frontières physiques de l'interdit. « Je cherche à faire un travail dans lequel les conteurs oublient

la raison, explique Myriam. Je veux casser les automatismes du mental induits par l'écriture et en venir à l'essentiel du conteur : suivre son corps. C'est organique, il faut perdre la raison, non pour sombrer dans la folie, mais pour avoir un état d'attention et de lucidité qui vient de tous les autres sens. »

Je cherche à faire un travail dans lequel les conteurs oublient la raison

Cela ne va pas, bien évidemment, sans résistance. « On va très loin dans les possibles », confie une conteuse-laborantine qui déclare avoir sorti un son « dont elle ne se croyait pas capable. On est surpris de ce qui peut sortir de nous... Reviennent des peurs ancestrales contre lesquelles on croit devoir s'armer : les cauchemars, la mort, comme la crainte d'être en scène. » Certains laborantins avouent avoir quitté temporairement le Labo « parce que, parfois, c'est trop ». L'excès est revendiqué : « quelquefois, pour trouver un son d'amour, de don, il faut hurler avant ! De même que c'est parfois après avoir pleuré un bon coup que la parole est la plus authentique. Au fond, on va explorer ses limites pour mieux atterrir après. La transgression, ce n'est qu'une boîte à outil pour parvenir finalement à un quelque chose de très "baba-cool !" », s'amuse Myriam.

Dans cette exploration qui n'est pas sans risque ni blocage, c'est la confiance créée au sein du collectif qui permet d'avancer. Et en trois ans, le collectif s'est manifestement soudé. À tel point, disent les participants, que tout le monde est acteur de ce qui se passe sur scène, même lors d'exercices individuels. « On se connaît si bien, qu'on sait quand l'autre bloque, comme on sait quand il décolle. »

La confiance et l'humour : on rit manifestement beaucoup dans la confiance commune, précisément parce que la prise de risque commune exclut le jugement. Le rire lui aussi est visiblement partie prenante de la transgression !

« Si la raison ne lâche pas prise, elle juge l'autre. À partir du moment où l'on cesse de travailler avec le mental, le jugement négatif est évacué. Ça nous permet d'être un peu sauvage avec l'autre ! Je peux dire à quelqu'un "tais-toi" ce qui ne se ferait pas dans un autre stage. Et cela débloque des choses, c'est bénéfique, d'un jour à l'autre », ajoute Myriam Pellicane. Le principe du Labo *No(s) limit(es)* – comme des autres Micro-Labos, d'ailleurs – n'est pas de travailler sur les projets personnels des conteurs, ni d'aboutir à une production. D'où la concentration sur le corps, la voix, l'attention à ce que Myriam appelle « l'archaïsme ». C'est après, que cette transgression se recycle éventuellement dans les créations de chacun : « quelque chose a surgi, une liberté, une aisance que je n'aurais pas eu autrement », signale l'un des laborantins. « La dimension appliquée apparaît dans la pratique individuelle, dans la recherche de cet équilibre délicat : être à la fois en train d'observer comment l'histoire se déroule à l'instant présent pour la dire au plus juste, embrasser l'inconnu, tout en soignant la qualité du partage avec les gens qui nous regardent pour qu'ils se sentent toujours concernés par ce qui se découvre à l'instant présent », conclut Nidal Qannari.

1 - Les onze du Micro-Labo *No(s) Limit(es)* - Pierre Desvigne, Lénaïc Eberlin, Sami Hakimi, Cécile de Lagillardaie, Aurélie Loiseau, Nathalie Loizeau, Annukka Nyssönen, Hélène Palardy, Nidal Qannari, Geneviève Wendelski et Myriam Pellicane.

